

### François Fejtö, fils rebelle de Jacob

C'est une tâche délicate que m'a confiée Pierre Kende en me demandant de parler du rapport qu'entretenait François Fejtö avec... et déjà les difficultés commencent : faut-il dire avec le judaïsme ? Avec l'identité juive ? Avec le monde juif ? Avec le peuple juif ? Avec ses racines juives ? Tous les termes sont piégés. Et ils le sont d'autant plus que, comme vous le savez, François Fejtö est né dans une famille juive, plutôt assimilée, de Hongrie, et qu'il s'est converti au christianisme, dans l'Eglise catholique à l'âge de 16 ans, c'est-à-dire en 1925... Qui plus est, il n'est pas devenu un catholique militant, abandonnant rapidement la pratique religieuse, d'autant que son épouse Rose, de famille juive, s'affirmait fermement agnostique. Il est sans doute devenu d'autant moins pratiquant que peu après avoir reçu le baptême en 1927, il découvrait avec fascination la pensée de Marx, devenant pour quelques années un militant communiste. Dès 1933, alors que cet engagement lui valait d'être emprisonné – il avait même été sérieusement maltraité par la police de Horthy – il rompait avec le parti communiste, ayant compris, grâce à son ami le poète Attila József que les communistes allemands s'étaient alliés avec les nationaux socialistes en Allemagne et avaient fait la courte échelle à Hitler.

Ayant été l'éditeur de son dernier livre, intitulé *Dieu, l'homme et son diable*, paru en 2005, j'ai eu l'occasion d'évoquer ces questions avec lui, au court du long et compliqué travail de rédaction de ce texte. Mais si ce livre a vu le jour, c'est parce que nous avons commencé à parler, François et moi, de ces questions quelques années plus tôt, à l'occasion de la réédition, en 1997, d'un petit ouvrage qu'il avait publié en 1960, intitulé *Dieu et son Juif*.

Je me souviens qu'un soir, peu après la sortie de cette nouvelle édition, dont j'avais rendu compte dans *La Croix*, où j'étais alors journaliste, nous nous étions retrouvés au théâtre des Champs Élysée lors d'une représentation des *Noces de Figaro*. J'avais proposé à François de le raccompagner en voiture chez lui, après le spectacle. Et alors que nous traversions la Place de la Concorde, nous avons évoqué l'épilogue de son livre, où il rapporte la question qu'il avait posée au Cardinal Lustiger, puis au Grand Rabbin Samuel Sirat, celle de savoir s'il était concevable que l'on dise, le jour de ses funérailles, le Kaddish, après le chant du Requiem. Poser ainsi la question, c'était évidemment vouloir réunir, dans une même cérémonie des éléments constitutifs du rite juif et du rite chrétien. Tout François

Fejtő, de ce point de vue, est-là. Dans l'entremêlement des choses. Et sur cette place de la Concorde, si républicaine et révolutionnaire, François me disait qu'en vieillissant, il se sentait de plus en plus juif. Et dans le même temps, il me donnait une description du judaïsme extrêmement critique, qui me semblait, à moi, goy catholique, tout à fait caricaturale ! Il parlait d'une religion tribale, d'un Dieu outrageusement sévère, méchant, sans miséricorde. Je bouillais intérieurement et me demandais comment lui faire comprendre que la réalité était sans doute plus nuancée que cette vision qui était probablement celle qu'il s'était faite dans son adolescence, celle que le catholicisme du début du XX<sup>e</sup> siècle avait sans doute dû conforter, mais qui me paraissait ignorer, du point de vue catholique, les fruits du travail accompli par les théologiens, notamment les exégètes... Mais enfin, c'était lui qui était juif, et pas moi, et ce débat intellectuel à front renversé était assez surprenant.

De toute évidence, François Fejtő se sentait juif, mais il avait un rapport conflictuel avec le judaïsme. C'est pourquoi j'ai intitulé cet exposé : « François Fejtő, fils rebelle de Jacob ». Fils, mais rebelle. Et si j'ai choisi de le rattacher à Jacob plus qu'à Abraham, c'est parce que lui-même, dans *Dieu et son Juif*, a fait ce rapprochement, en rappelant que c'est au gué du Yabboq, après avoir combattu toute la nuit un inconnu, que Jacob reçoit le nom d'Israël, parce que, je cite la parole de l'inconnu qu'il a affronté : « Tu as lutté avec Dieu et avec les hommes, et tu l'as emporté ».

Mais avant d'aller plus loin dans ce sens et d'entrer dans la réflexion de François Fejtő quant au judaïsme, voici quelques notations familiales. J'ai interrogé Charles, son fils, pour lui demander si, durant son enfance, on parlait du judaïsme, dans la famille. Pratiquement pas, m'a-t-il répondu. François avait souhaité que son fils soit baptisé, mais il ne l'a pas envoyé au catéchisme. Rose, tout en se disant agnostique, était plus proche du judaïsme. Elle était peintre, et dans certains de ces tableaux, superbes, elle a travaillé autour de l'alphabet hébreu... Charles m'a dit avoir compris qu'il était juif en tombant, à l'âge de six ans, sur un livre de photo des camps d'extermination, accompagné d'un texte en quatre langues... C'est une manière de dire que ses parents ne l'avaient pas élevé comme tel. Puis il lui est arrivé bien plus tard d'accompagner son père à des fêtes religieuses, à l'occasion de bar-mitsvah, par exemple, parce Rose et François avaient des amis juifs. Dans la famille Fejtő, la religion tenait manifestement moins de place que la politique, le débat d'idée, l'histoire, et l'histoire immédiate que constituait le journalisme tel que Fejtő le pratiquait.

Rien d'étonnant, puisque François Fejtő était né en Hongrie dans une famille juive assimilée. « Je suis et je reste Hongrois », écrit-il dans son livre de mémoire intitulé *De Budapest à Paris*. C'est la première phrase du premier chapitre. Un peu plus loin, il précise qu'il est né « hongrois de confession israélite ». Son père, comme son grand-père paternel, était imprimeur, et fabriquait, outre des livres scolaires, des bibles catholiques et protestantes, en plusieurs langues, et précise Fejtő, parfois des livres de prières juifs... Son père, juif, fréquentait la loge maçonnique, puis, quand il a perdu sa femme, la mère de François qui avait alors cinq ans, il a épousé une femme chrétienne venue de Serbie, et s'est marié, non pas à la synagogue, mais à l'église. Dans la famille, on avait, je cite, « une pratique

édulcorée de la religion des ancêtres »... On comprendra aisément ce que François Fejtő voulait dire en lisant, son important livre *Hongrois et juifs* qu'il consacra à ce qu'il a appelé « l'histoire millénaire d'un coupe singulier », dans lequel il évoque largement le long mouvement d'intégration et d'assimilation des Juifs dans l'histoire turbulente et douloureuse de la Hongrie.

La famille ne s'appelait pas Fejtő, mais Fishel – Fejtő est un nom de plume, mais là encore, il faut noter une chose importante, ce nom de plume a supplanté dans la conscience de François son nom paternel. Dans *Dieu et son juif*, il écrit : « J'ai si bien caché mon nom que je l'ai oublié moi-même. » Figure de style ? Mise en scène de la part d'un homme qui ne détestait pas le théâtre ? Je laisserai planer l'incertitude, comme lui-même l'a entretenue dans son livre.

Ce remariage à l'église du père de François Fejtő n'a pas empêché que celui-ci fasse sa bar-mitzvah à l'âge de 13 ans dans la synagogue de Nagykanizsa. Mais à l'époque déjà, son meilleur ami est un chrétien, de père catholique et de mère luthérienne. Karcsi est un garçon fervent, qui choisit le catholicisme. Les deux garçons ont des discussions profondes et François Fejtő réfléchit sur les deux religions. Sensible à la musique, il fréquente les offices catholiques ou protestants où il est saisi par la beauté des orgues et des chants liturgiques. Il note dans son livre de mémoire, que dès lors, il se pose des questions de comparatisme religieux. Il lit la Torah et les Évangiles, et, dit-il, « préfère la douceur des Évangiles ». Face à la passion qu'il sent chez son ami, face à l'éblouissement que font naître en lui les préludes et fugues de Bach qu'il va écouter à dans l'église des franciscains – un monument baroque –, face aux sermons passionnés qu'il entend, parfois marqués au coin d'un sévère antijudaïsme, il trouve le judaïsme réformiste « fade et tiède », ce sont ses mots.

Mais surtout, il fait une expérience proprement mystique, à l'âge de 16 ans. Je le cite : « Un après-midi, dans le jardin public où je lisais l'Évangile selon saint Matthieu, je crus voir passer – je vis passer – Jésus. Je sentis son regard se poser sur moi. »

Il demandera le baptême aussitôt. Il ne sera baptisé qu'à sa majorité, à l'âge de 18 ans, non sans être allé, selon l'usage, annoncer au grand rabbin qu'il quittait la synagogue. Il s'entendit répondre ceci : « Si vous désertez le judaïsme, cela ne peut être que par opportunisme, par intérêt ou par peur des persécutions... Vous rendez vous compte de la gravité de votre acte ? Vous désertez le peuple de Dieu. Depuis des millénaires, nous tenons tête aux idolâtres qui nous persécutent ! D'ailleurs tout cela est inutile : les Gentils ne vous accepteront jamais, vous resterez pour eux un éternel transfuge, un suspect, un marrane. » Fejtő note qu'il fut ébranlé, mais il ne recula pas. Au contraire, il lira avec passion saint Augustin, Thomas A. Kempis, Pascal, la vie de saint François... avant de découvrir la condition ouvrière et le marxisme.

Cette « vision », à l'âge de 16 ans, n'est pas la seule expérience mystique qu'il relatera. Il fera allusion à un autre moment singulier, celui qui le conduira à écrire *Dieu et son juif*, publié en 1960 (trente cinq ans plus tard). Il avait éprouvé le besoin de prendre quelques jours de vacances à la montagne. Seul. Il était allé à

Wengen, et là, dans sa chambre d'hôtel, il a connu, je cite « une étrange nuit de lutte et d'exaltation », de laquelle est né ce livre dans lequel il s'explique avec le judaïsme. « Jamais depuis les expériences mystiques vite effacées de mon adolescence, écrit-il dans ses mémoires, je n'ai eu autant le sentiment d'écrire sous la dictée, avec plaisir et tremblement, d'une manière qui me rappelait le mot d'un philosophe allemand : "Une œuvre a l'artiste pour mère et Dieu pour père". »

De même, je crois pouvoir dire qu'il aura vécu l'écriture de son dernier livre comme un combat intérieur, et ce qui est en cause, ce n'est pas simplement l'âpreté de l'effort que constituait à l'âge de 95 ans et pendant plus de deux ans, l'écriture d'un livre.

Il y a donc en François Fejtö un authentique mouvement intérieur qui en a fait un chercheur de la vérité en bien des domaines, pas simplement dans l'espace de la religion. Pour ma part, j'y reconnais quelque chose du mouvement fondamental de ce qui me semble définir l'être juif tel qu'on le découvre dans la lecture de la Bible. C'est pour cela que François s'intéressait fondamentalement à l'histoire et à la politique, en raison d'un questionnement éthique qui est celui de la liberté et de la justice...

Mais ce qui nous occupe ici, ce n'est pas ma lecture de l'être juif, mais la sienne. Comment définissait-il l'être juif ? La première chose qu'il faut dire, c'est qu'il refuse l'affirmation de Sartre lorsque celui-ci affirme que le Juif se reconnaît dans le regard de son ennemi. Ce n'est pas, écrit-il dans *Dieu et son Juif*, l'antisémitisme qui a créé le Juif. Et il poursuit : « À l'origine, il y a le Juif, peuple élu »... Et il précise aussitôt que s'il considère l'élection comme un fait, elle ne lui plaît pas trop, car il y voit le prototype des nations nationalistes, expansives, xénophobes, intransigeantes... On comprend que si François avait de l'affection et de l'inquiétude pour Israël, l'État d'Israël, il ne pouvait guère être sioniste, même si à certains égards, le sionisme avait de quoi fasciner le social-démocrate utopiste austro-hongrois qu'il était...

En fait pour François Fejtö, c'est bien l'élection qui est déterminante, et il en précise l'effet : voici ce qu'il écrit dans *Dieu et son Juif* : « Quoi que fasse le Juif, qu'il bouche ses oreilles, qu'il déclare ne rien entendre, la parole de celui qui s'est défini en disant : "Je suis celui qui est" résonnera dans son âme. Le message lui a été transmis, il en fera ce qu'il voudra, mais il est juif par ce message et par ce qu'il en fera. Le peuple juif a été engendré par ces paroles. » Le Juif, s'identifie ainsi au rapport spécifique qu'il entretient avec Dieu et ses attributs, l'amour, la vérité, la justice, si bien que même celui qui se pense, se croit ou se proclame athée porte l'héritage spirituel de la communauté juive. En ce sens, être juif, c'est un destin qui vous tombe dessus... Un destin auquel on n'échappe pas, mais que l'on habite à sa manière.

Ce destin, qui ne définit donc pas une nation au sens ethnique, François Fejtö va le décrire comme un combat, ou plutôt comme un procès. Dans son livre de mémoire, *De Budapest à Paris*, il écrit qu'il voit le trait déterminant du judaïsme dans le procès interminable fait à Dieu, au nom des principes mêmes – amour et justice – inculqués par Dieu au peuple juif, par l'intermédiaire de ses prophètes.

Ce procès s'illustre notamment dans la figure de Job, le juste accablé de malheur, dont le sort est marqué par la tension entre l'impératif absolu de croire en Dieu – Job n'y renonce jamais – et l'impossibilité de concilier en Dieu la justice parfaite et la toute puissance : si Dieu est tout-puissant, il est responsable du mal qui est fait à Job, mais comme ce mal n'est pas la sanction du péché, puisque Job est juste, alors Dieu est injuste. Cette dialectique chère à Fejtö, qu'il reprendra dans *Dieu, l'homme et son diable* est aussi celle de Hans Jonas, dans *Le Concept de Dieu après Auschwitz*.

Le procès est double. Il y a, d'une part, celui que le peuple juif adresse à Dieu, accusé de ne pas faire le bonheur de l'homme, contrairement à sa promesse et à l'Alliance – et Fejtö y rattache le travail de la pensée accompli par Spinoza, Marx, puis Freud. Et ce procès est, d'autre part, celui que Dieu intente à son peuple, à travers les prophètes, en l'accusant inlassablement d'infidélité. Et il faut y ajouter un troisième procès que Fejtö lui-même fait au judaïsme, en lui reprochant de s'être enfermé, calfeutré, ritualisé... C'est un procès où tout est à la fois accusation et admiration... Où le reproche est aussi louange... Ce qui explique la double réception de son *Dieu et son Juif* : le bulletin de la communauté juive de Strasbourg dénoncera le livre comme « antijuif », tandis qu'André Neher, rabbin et philosophe éminent, prendra sa défense... Il est vrai qu'on y trouve des paroles particulièrement fortes, sinon brutales, comme celle-ci : « Vous êtes le peuple jaloux par excellence. C'est là votre vérité et votre mensonge », ou encore « Rien de moins jaloux, rien de plus possessif que votre amour pour Dieu », et encore : « L'idée de partager Dieu avec d'autres vous paraissait inadmissible. Et vous paraissait également insupportable l'idée de votre inégalité, de votre infériorité à son égard. » Fejtö n'y va pas avec le dos de la cuillère. Mais là où il frappe le plus dur, il se met dans le lot des coupables : « C'est là votre péché. Notre péché... Nous avons mis du sang entre nous et Dieu. Le sang de notre frère. Le sang de notre Père. De nous-mêmes. Nous avons blessé Dieu et nous plaçons non-coupables ! » Il y avait effectivement là de quoi hérisser la communauté juive, de Strasbourg ou d'ailleurs. Celle-ci pouvait voir en Fejtö, un rejeton de Jacob, qui avait volé à son aîné Ésaü le droit d'aînesse et la bénédiction paternelle. Fejtö répondait d'avance à la critique en faisant dire à ses futurs détracteurs : « Notre complexe à nous, c'est Dieu. C'est lui le Père avec qui nous sommes aux prises... », puis il pointait plusieurs superstitions idéologiques, mais aussi créatrices, dit-il, plusieurs illusions ou obsessions qu'il trouvait dans les rangs juifs – mais qui s'étendent à toute société, et auxquels les goyim sacrifient volontiers...

Ce n'est pas la seule lecture que l'on peut faire de *Dieu et son juif*. Ce livre recèle aussi en quelque sorte un autoportrait voilé : le Spinoza que décrit Fejtö est un peu un miroir de lui-même, et c'est dans la peinture de Socrate qu'on découvre l'idéal par lequel François aimerait se définir... Un Socrate mâtiné de Montaigne... En disant cela, je vois François sourire avec malice et gourmandise. Trop content, n'est-ce pas ?

Évidemment, on ne peut omettre, dans le lien qu'entretient François Fejtö avec l'être juif, le drame de la Shoah. Il confesse qu'il était peu enclin à en parler, en raison de la douleur intime qu'il éprouvait. N'oublions pas qu'il avait quitté la

Hongrie en 1938, alors que le régime Horthy, s'il était autoritaire, nationaliste et antisémite, semblait cependant loin de vouloir suivre la folie nazie et ce n'est d'ailleurs qu'à partir de mars 1944, avec l'intervention directe des Allemands, avec l'arrivée d'Eichmann, et la nomination du premier ministre Sztojaj, que la solution finale fut vraiment mise en œuvre en Hongrie. François et Rose avaient été rattrapés, en France, par la guerre et la folie allemande, et après avoir fui Paris vers Vannes, c'est dans les environs de Cahors qu'ils se sont cachés. Dans ses mémoires, Fejtö note d'ailleurs que les paysans qu'ils fréquentaient n'avaient tout simplement pas idée de ce qu'était un juif... Le dernier échange de courrier avec son père date de 1943, et c'est en 1945 que François Fejtö apprendra « qu'il est le seul survivant de sa famille, du côté paternel ». C'est ce qui lui fera reprendre à son compte ce mot du poète Henrich Heine, juif et allemand : « Je suis plutôt de la race des chassés que des chasseurs. » Mais s'il se sentait évidemment pleinement solidaire, et pour cause, des victimes du nazisme, et plus largement des victimes de toute forme d'antisémitisme, je ne crois pas trahir François en affirmant qu'il n'a jamais voulu faire de la Shoah une sorte de religion civile, et qu'il n'a jamais voulu enfermer l'identité juive dans le drame et la souffrance.

En vieillissant, il regrettait de n'avoir acquis de la tradition juive qu'une conscience tardive. Et comme je l'ai déjà dit, il confiait volontiers qu'il se sentait de plus en plus juif. Mais ce n'était pas pour revenir vers une religion nationale, tribale. En réalité, c'était plutôt pour tendre vers d'avantage d'universel. Et il voyait dans le judéo-christianisme – notez la réunion des deux – la religion la plus porteuse d'universalité. Dans le beau livre d'entretiens qu'il a signé avec Jacqueline Cherruault-Serper, *Où va le temps qui passe*, il dit : « Je suis à la fois juif et non juif », et sa manière d'être juif, il la caractérise, au-delà de la critique développée dans *Dieu et son juif*, par une phrase qui pourrait entrer dans le florilège de la théologie apophatique : « Le juif – ou l'homme – ne me semble pas prêt à se résigner à la séparation, à la solitude, et à l'absence. » Vous remarquerez qu'au passage, pour Fejtö être juif, c'est être homme, et pleinement homme, si bien que tout la critique adressée au juif vaut pour tout homme. Et dans *Dieu, l'homme et son diable*, proposant sa propre lecture du grand livre du cardinal Lustiger, *La Promesse*, il reprochera au christianisme d'avoir voulu se débarrasser du judaïsme, et de céder, pour cette raison, à la tentation de l'idolâtrie. Mais surtout, il dit que la question fondamentale, c'est celle de l'abîme qui est devant nous, d'un insaisissable sur lequel nous mettons un nom imprononçable, d'un Dieu qui toujours échappe... Ce qui nous ramène à Job. Être homme, être juif, c'est une vocation à l'inconfort, au dérangement devant celui qui est, je cite Fejtö, « innommable, qui englobe et dépasse, qu'on peut approcher, avec qui l'on peut avoir l'illusion de s'unir, dans cet état de grâce que Saint Augustin appelle l'amour ».

Ce désir de communion qui dépasse les frontières, Fejtö, l'avait finalement exprimé à la fin de son dernier livre, *Dieu l'homme et son diable*, en formulant une utopie – au sens où il se sentait proche des utopistes du XVIII<sup>e</sup> siècle – celle d'un dépassement du monothéisme qui pourrait réunir ensemble, sur un nouvel Olympe, toutes les religions, toutes les traditions, toutes les pensées, toutes les figures, philosophes, poètes, prophètes, scientifiques, rassemblés par le langage de la musique, dans une conversation fraternelle sur le sort de l'humanité. Remarquez

bien que Fejtő ne nous dit pas, à la fin de sa vie, qu'il existe une doctrine capable de prendre en charge le sort de l'humanité, mais que celui-ci reste à inventer dans une conversation fraternelle. En cela, il rejoint la vieille et indéclinable affirmation juive que la Thora est entre les mains des hommes, et donc que notre avenir est perpétuellement en débat entre nous. Et il pense que la liberté, la fraternité et la justice constituent les conditions essentielles pour la fécondité de ce débat dont le sommet serait l'accomplissement de l'amour.

Cet amour, tout ceux qui connaissent François le savent, il n'a cessé de le chercher, de le désirer, de le provoquer même, car ce mystique aimait plus que tout être amoureux. François aimait passionnément la compagnie des femmes – de préférence jeunes et jolie, et il ne s'en cachait pas... Il était volontiers romantique. Il me semble qu'il cherchait auprès des femmes, comme dans le plaisir de la musique, un écho de cet amour par lequel il espérait communier à l'absolu, et ce n'était pas sans rapport, il le reconnaissait, avec l'absence qu'avait creusé en lui, la disparition de sa mère, alors qu'il était encore dans la petite enfance... C'était peut-être pour lui, une manière de chercher un apaisement, une transfiguration de son combat avec Dieu et ses frères...